

Dès le lendemain de notre arrivée, j'eus des nouvelles de Dijon. M. de Langenais me parlait de sa fille comme un homme peut parler d'un trésor qu'il a confié. Voici ce qu'il me disait de Berthe :

« Quand vous fûtes parti, je mis Berthe en voiture, et nous retournâmes à l'hôtel. A peine arrivée dans sa chambre, elle s'évanouit ; ses forces étaient à bout. Cependant, elle est aujourd'hui très calme ; elle parle volontiers de Claire et de vous ; elle est convaincue que vous étiez faits l'un pour l'autre, et que le doigt de Dieu est dans tout ceci. Quelle admirable nature ! »

Maintenant, veux-tu savoir comment nous vivons ici ?

Le matin, avant le jour, Claire descend au jardin, comme autrefois à l'hôtel Langenais ; c'est là que je la retrouve. En avant et sur les ailes du château sont disposées de grandes corbeilles de fleurs à travers lesquelles circulent de belles allées sablées. Ces fleurs ont toujours notre première visite ; de là nous descendons dans le parc ; il est petit, mais planté de grands arbres.

Nous errons toute la matinée de leur ombrage à nos fleurs ; j'écoute le doux gazouillement de Claire, qui tantôt marche suspendue à mon bras, ou se remet à courir comme autrefois, poursuivie par le fidèle Black, que nous n'avons pas abandonné. Dans l'après-midi, nous lisons, nous faisons de la musique, ou bien je reprends mes pinceaux, tandis qu'elle s'occupe de quelque ouvrage de tapisserie.

Avant dîner, nous montons à cheval, et nous courons au hasard, à travers les chemins plantés de saules et dans les sentiers abruptes de la montagne.

Le château, bâti avec cette belle pierre du pays que le soleil colore de tons fauves, est situé entre la plaine et le village ; Claire en connaît déjà les femmes et les enfants ; les pauvres ont compris que la Providence leur envoyait une amie, et moi, je suis heureux de l'affection qu'on lui porte.

Voici trois semaines que nous sommes fixés sous ce ciel du Midi, presque toujours serein : nous y passerons l'hiver.

Le soir, à dix heures, je donne à Claire un baiser sur le front, un baiser de frère, et nous remontons chacun chez nous. Si tu trouvais étrange ce baiser de frère après trois semaines de mariage, je te l'expliquerais par l'excès même de mon amour.

— Que te dirai-je de plus ! Du Robert de Langenais que tu as vu, l'année dernière, et sur lequel tu t'es attristé, réjouis-toi, mon ami, car il ne reste plus rien : cet amour m'a régénéré.

Aujourd'hui, l'agitation que j'ai recherchée pendant sept ans me serait odieuse : je m'occupe d'administrer les biens que la providence m'a rendus ; je mène la vie la plus régulière et la plus sage ; je n'ai de désirs, de goûts et de joies, que les désirs, les goûts et les joies de Claire ; matériellement et moralement, je suis heureux. C'est le calme après la tempête.

LE COMTE G. DE RAOUSSET BOULBON.

## L'ORPHELIN DE BOMARSUND.

### I.

Si je commençais par avouer que ce récit est emprunté, dans ses détails les plus intéressants, au grave *Moniteur*, mes lectrices, si indulgentes qu'elles soient, se récrieraient, convaincues que je veux traîtreusement les engager dans une dissertation politique. A Dieu ne plaise que je leur laisse porter sur mes intentions cet énorme jugement téméraire ! Et cependant il est utile qu'elles sachent qu'il s'agit ici non pas d'une historiette inventée à plaisir, mais d'un épisode d'autant plus digne de leur intérêt, qu'il est authentique et tout actuel.

L'archipel, désigné sous le nom général d'îles d'Aland, forme une agglomération d'environ trois cents îlots, situés au nord de la mer Baltique, à l'embouchure de la petite mer Bothnie. On aura une idée de leur état microscopique, par ce fait qu'un tiers est désert, et que les habitants des deux cents autres ne s'élèvent pas en tout à quatorze mille. Il n'y a pas là de ville proprement dite, mais seulement quelques pauvres villages, dont les principaux se trouvent dans l'île d'Aland, à laquelle l'archipel entier doit son nom. Cependant comme c'est une situation importante sous le point de vue militaire, la Russie s'en est emparée en 1809, au détriment de la Suède, et y a élevé, ou du moins puissamment agrandi et fortifié, une citadelle de granit, Bomarsund, qui se dressait naguère menaçante et sinistre, trop fidèle image de l'autorité moscovite.

Le climat de ces contrées ne procède pas comme le nôtre par des transitions, il varie

brusquement d'une extrême rigueur à une chaleur excessive. Mais cette dernière passe rapidement, tandis que l'hiver règne huit mois de l'année, avec des fureurs que la France ne connaît pas.

A peine octobre arrive-t-il à sa fin qu'un vent du Nord-Ouest amoncelle la neige et les frimats sur tous les points de l'archipel ; les rivières, les lacs se changent en nappes glacées ; la mer elle-même se soude sur tous les points, ne formant plus qu'un continent avec la terre. Alors on trace sur la glace de véritables chemins, les traîneaux s'organisent par caravanes, et cette voie, rapide comme nos chemins de fer, permet de franchir en quelques jours, la distance de Bomarsund à Saint-Petersbourg. Si le service n'est pas suffisamment réglé pour s'opérer sans interruption, on fait halte sur la glace, on y dresse des tentes, on y campe en un mot ; comme font les Arabes dans le désert. Là-bas, c'est le Simoun avec ses nuages de sable ardent qui menace le voyageur, ici le Simoun est le tourbillon neigeux qui parfois enveloppe le camp sous son linceul.

Mais voici le mois de mai, la neige a disparu en une nuit, la croûte de l'océan a été balayée par le souffle du sud. A la température qui maintenait hier le thermomètre au-dessous de 25 degrés, a succédé une brûlante haleine qui l'a porté à 50 degrés de là, à plus de 25 au-dessus de la glace ! La durée des jours, descendue au mois de décembre à cinq heures, va se prolonger maintenant seize heures et plus.

Les plantes se hâtent de pousser, comme si elles avaient le pressentiment de la brièveté des

jours qui leur sont accordés. Elles grimpent le long des sapins noirs qui seuls se détachaient en massifs épais, au milieu des campagnes ; elles leur prêtent leurs lianes gracieuses, égayent leurs funèbres feuillages et prodiguent à l'envi leurs trésors de leurs parfums et de leurs corolles.

Les habitants ne sont pas en reste avec la nature, ils renaissent aussi, à l'exemple de la végétation, ils se hâtent de mettre à profit la belle saison. Ils pêchent, ils chassent, ils trafiquent. Leurs régions ne produisent pas par elles-mêmes les objets nécessaires à l'alimentation, mais elles servent de transit au commerce de l'occident et du nord. Cette position a été mise à profit par quelques hommes intelligents, doués d'énergie et de persévérance. Des comptoirs importants s'y sont fondés.

M. Daniel Warton, chef de l'un de ces établissements, était un homme d'une grande autorité financière et commerciale. Sa signature avait cours sur les places les plus éloignées, sa fortune dépassait celle de bien des banquiers de Stockholm, de Paris et de Londres.

Cependant un très petit nombre de ses meilleurs correspondants eux-mêmes le connaissaient personnellement, et dans l'île d'Aland il s'était fait une solitude dont aucun étranger n'était admis à forcer l'enceinte. Il possédait dans le port, situé sous la citadelle, un comptoir auquel il se consacrait plusieurs heures, chaque jour, pendant la saison des affaires ; le surplus du temps, il était invisible, ou plutôt il s'enfermait dans son habitation, à quelques verstes de là.

Propriétaire d'une des petites forêts de l'île, il y avait fait élever une sorte de Thébaïde. C'était une villa, aux épaisses murailles, défiant l'hiver derrière ses triples portes et ses doubles fenêtres, et souriant au soleil, par sa large façade dressée en plein midi.

Un des luxes, ou plutôt une des nécessités de ces climats déshérités, est de tromper la nature, en la forçant à laisser croître les plantes les plus délicates et les plus frileuses. Le rez-de-chaussée, devant lequel s'étendait une vaste terrasse, formait une serre, dans laquelle l'Afrique, mais surtout l'Amérique et l'Asie, avaient apporté leur tribut. Il n'y avait pas là un brin d'herbe qui n'eût coûté dix fois son pesant d'or. Mais qu'importait à son possesseur, puisqu'il pouvait ainsi prendre l'hiver en patience !

Séparés de l'habitation par un rideau de pins, les bâtiments d'exploitation formaient un corps de ferme, réservé à un nombreux domesti-

que. Une enceinte, percée d'une seule porte, entourait le domaine, et avait elle-même pour ceinture la forêt.

Dès qu'arrivait la belle saison, la terrasse transformée en parterre devenait la rivale et la succursale de la serre ; elle recevait les premiers rayons du soleil et ses premières fleurs. Un monde de jardiniers cultivait ses gazons, préparait ses treillis, faisait courir les volubilis et les gobéas le long de ses tonnelles ; des plantes factices, telles que le chèvrefeuille, la clématite, et même quelques réseaux de vignes sauvages, enroulés dans leurs caisses, auraient fait illusion à un œil peu exercé, on se serait cru sous le ciel le plus tempéré, tant la mise en scène de ce décor était ingénieuse.

Par une de ces ardentes journées de juin, qui indemnissent en quelques heures ces climats d'une demi-année de froidure et de neige, un jeune homme, d'une vingtaine d'années, débarqué la veille d'un navire de commerce, se frayait de son mieux un chemin dans la forêt. Il avait le costume simple et commode des marins, mais sa tournure élégante, la blancheur délicate de ses mains, la fraîcheur de son visage où commençait à peine à se montrer le duvet de l'adolescence, ne permettaient pas d'admettre qu'il appartenait au rude métier de la mer.

Il semblait désespérer de trouver sa route, la sueur perlait en larges gouttes sur son front. Il marchait avec opiniâtreté à travers les arbres, les fourrés, les broussailles, plongeant un regard impatient dans leurs impénétrables massifs, lorsqu'il s'arrêta avec un cri de joie, il venait d'apercevoir, par une éclaircie, une muraille de granit. Or il n'en existait qu'une seule dans le bois, il atteignait donc le but de ses recherches.

Mais, à ce premier élan de satisfaction, succéda aussi vite une impression toute différente, car il s'arrêta, ému, la poitrine agitée, l'œil fixé sur ces pierres, comme si elles eussent été pour lui un obstacle insurmontable à une résolution suprême.

Une brise délicieuse vint rafraîchir ses tempes embrasées et le rappeler à lui. Il fit le geste d'un homme qui prend un grand parti, et se dirigea vers le château. Une sensation plus soudaine, plus imprévue que la première, suspendit une seconde fois sa marche commencée. Le sifflement du vent, à travers le bois, ne passait plus seul autour de lui, son harmonie sauvage servait d'accompagnement à une voix d'une douceur ex-

trême, quoiqu'il n'en saisit encore que l'écho lointain.

Puis, bientôt, comme si cet accent l'eût attiré invinciblement, il reprit sa route, prêtant l'oreille, car les sons devenaient plus distincts, à mesure qu'il avançait. La voix chantait une des vieilles sagas scandinaves, qui se sont transmises d'âge en âge dans les pays du Nord ; chansons, fabliaux, légendes, où l'on retrouve l'histoire des premiers temps, et qui ont servi de berceau à nos trouvères et à nos poètes.

L'étranger eût écouté toujours ce concert naïf, si le bruit de ses pas n'eût attiré l'attention de la chanteuse. Il était précisément arrivé au-dessous de la terrasse que nous avons décrite.

La chanson s'interrompit brusquement, et comme il levait la tête, il aperçut à travers la balustrade qui couronnait la muraille, une jeune fille, qui se retira précipitamment toute rouge et toute confuse.

C'était l'heure où M. Warton était à son comptoir.

Le jeune homme le savait sans doute, mais n'osant pas s'aventurer jusqu'à l'entrée du domaine, qui était sur une autre face de l'enceinte, il se décida à appeler :

— Mademoiselle ! Mademoiselle ! cria-t-il en anglais.

Il renouvela trois fois cet appel, et vit apparaître cette fois le visage inquiet, grondeur d'une vieille femme.

— Qu'y a-t-il ? grommela-t-elle ; que voulez-vous ?

Il la regarda une minute avec attention, puis satisfait sans doute de cet examen :

— Mistress Marguerite, j'ai à vous parler.

— Mistress Marguerite ! répéta-t-elle ; il sait mon nom ! Voilà qui est étonnant ! — Qui êtes-vous ? On ne reçoit personne ici ! personne, entendez-vous !

— Je vous en supplie ! laissez-moi vous entretenir cinq minutes.

— Voilà qui est étonnant ! répétait la vieille ; il est bien hardi, ce jeune homme ! — Monsieur n'y est pas ! Il est à son comptoir, allez le trouver ! s'il vous voyait ici, vous seriez mal reçu !

— Chère mistress, ce n'est pas lui, c'est vous que je cherche !

— Voilà qui est étonnant ! fit-elle pour la troisième fois, ne trouvant pas d'expression pour peindre sa surprise. — Non ! je ne veux pas vous écouter Monsieur me chasserait, allez...

L'étranger avait pris à la main le large chapeau qui jusque-là cachait ses traits.

La vieille arrêta la phrase commencée, elle eut un éblouissement.

— Mon Dieu ! mon Dieu !... s'écriait-elle, est-ce possible !... Une telle ressemblance... bonté divine !... Voilà qui est étonnant !... Approchez là... plus près ! plus près encore... levez le front... regardez-moi en face !... Seigneur Dieu ! on ne vit rien de pareil !

— Chère dame, reprenait le jeune homme, accordez-moi cet entretien !

— Comment vous nommez-vous ?... ou plutôt, je vais vous dire votre nom, vous vous appelez John...

— Silence ! cria-t-il en mettant le doigt sur ses lèvres.

— C'est lui ! Jésus ! c'est lui, mais venez donc le voir ! dit-elle en attirant de force jusqu'à la grille, la jeune fille qui s'était retirée en arrière et qui ne comprenait rien à cette scène. Faites le tour ! ajouta-t-elle en indiquant la direction de l'entrée, je vais au-devant de vous !

Sans répondre aux questions de sa compagne, elle prit sa course, sortit de l'enceinte et rejoignit l'étranger dans le bois.

— Laissez-moi vous embrasser ! s'écria-t-elle, pour vous d'abord, et puis pour votre mère !

— Ma mère ! répéta-t-il douloureusement.

— Qu'est-ce donc ! N'est-elle pas heureuse ?

Il montra un crêpe qui entourait son chapeau.

La vieille femme fut prise d'un saisissement si déchirant, qu'il se vit obligé de la soutenir.

— Vous êtes venu nous apporter cette nouvelle ? elle secoua tristement la tête ! à quoi bon ! On ne reçoit personne ici ; celui qui prononcerait votre nom serait chassé sur-le-champ ; votre cousine elle-même ne le connaît pas.

— Il est donc vrai, Seigneur, qu'il y a des haines qui ne s'effacent pas même devant une tombe ! Ecoutez, dame Marguerite, je suis venu pour accomplir le dernier vœu de ma mère mourante. C'est un devoir sacré, une promesse sainte ! Vous avez connu ma mère, vous l'avez élevée, vous l'avez aimée ! Au nom de ces soins, de cette tendresse que vous eûtes pour elle, aidez-moi dans mon dessein. Elle m'a parlé si souvent de votre dévouement, que j'ai retenu votre nom et que je vous ai reconnue sur le portrait qu'elle m'avait fait de vous !

— Comme je vous ai reconnu, moi, pour votre merveilleuse ressemblance avec elle. Tenez,

je ne sais pourquoi, quelque chose me dit que je ferai bien de vous servir ; j'ignore ce que vous voulez, c'est égal, disposez de moi !

— Merci à Dieu ! embrassez-moi, bonne mère, je vois bien que celle qui m'a été enlevée m'avait dit vrai, vous êtes véritablement bonne !

Ils organisèrent sur-le-champ un plan qui ne pouvait manquer de réussir. Le jeune homme, de retour au port, fit remettre à l'adresse de la gouvernante une lettre au bureau de M. Warton. Il se disait le neveu de la vieille femme et demandait à lui rendre visite à l'habitation de la forêt.

M. Warton était un homme grave, froid, sombre même, son goût exagéré pour la solitude l'indiquait assez, mais il avait un grand fond de droiture, de justice, et, sous son écorce glacée, il cachait un noble cœur. Depuis vingt-cinq ans, Marguerite était à son service. Elle l'avait suivi dans toutes les périodes d'une carrière agitée ; elle avait assisté aux épreuves cruelles qui avaient mis ce voile de misanthropie sur son front. Elle avait servi de mère, de nourrice, de gouvernante, à sa fille, orpheline en naissant. Il n'osa pas lui refuser ce qu'elle demandait. Le jeune homme fut admis dans la villa, sous le nom de Harry ; il obtint d'y séjourner jusqu'au retour du navire qui l'avait amené, c'est-à-dire environ un mois.

## II.

On juge si ce fut un événement pour les gens de M. Warton. Le maître lui-même, après avoir causé plusieurs fois avec le jeune Suédois, le prit en affection, exigea qu'il mangeât à sa table, qu'il fût regardé comme de la famille. Sa fille, Mina, cette charmante sirène, dont les chants avaient attiré le voyageur dans les parages du château, se montrait radieuse. Une sympathie mystérieuse et pure, à laquelle elle céda sans se l'expliquer, à son insu même, l'entraînait vers ce jeune homme à l'œil doux et pensif. Elle eût voulu pénétrer la tristesse qui obscurcissait son front, trahissant chez lui une idée fixe, sombre comme un malheur.

Souvent elle épiait ses démarches, et le surprenait, assis sous une tonnelle de la terrasse, absorbé dans la lecture d'un papier, qu'il serrait vivement dans sa poitrine, dès qu'il entendait du bruit. Plusieurs fois, elle avait cru voir une larme silencieuse tomber de ses yeux sur cet écrit. A tout prix elle jura de découvrir ce se-

cret, car un instinct, une inspiration de son cœur lui avait dit qu'elle pourrait consoler cette douleur.

En cela, sans s'en douter, elle ne faisait que seconder les vœux de Harry qui, lui aussi, recherchait les occasions de la voir, de lui parler sans témoin.

Un jour, qu'à son tour, elle s'était installée sous la tonnelle, avec une corbeille remplie de légers travaux auxquels elle excellait, il vint doucement s'asseoir en face d'elle, et après l'avoir regardée longtemps en silence :

— Mademoiselle, lui dit-il, le navire qui m'a amené ici ne saurait plus tarder ; je quitterai cette île, où j'ai reçu une si gracieuse hospitalité, je la quitterai, pour n'y plus revenir... jamais.

— Jamais ! s'écria-t-elle avec émotion, en suspendant son travail. Puis avec la douce franchise que donne une grande innocence :

— Monsieur Harry, ajouta-t-elle, vous avez un chagrin ! vous avez un secret !

— Comment l'avez-vous deviné ? mademoiselle. Elle le regarda à son tour avec un sourire sésaphique, plein de doux reproches.

— Je ne suis qu'une petite fille, élevée dans un pays à moitié sauvage, j'ignore les choses et les usages du monde. Mais je dois à votre tante une reconnaissance infinie, pour m'avoir servi de mère ; elle ne me parle de vous que dans les termes d'une affection profonde ; si je pouvais vous être bonne à quelque chose, je suis sûre que je la rendrais heureuse ; j'ai lu quelque part qu'en confiant ses peines à un ami, on les soulage, — voulez-vous me faire partager les vôtres ?

Il se leva et vint ployer un genou devant elle :

— Vous êtes un ange, Mina, et je ne quitterai cette position que quand vous m'aurez promis de me pardonner de vous avoir trompés, vous et votre père !

— Trompés !

— Je ne suis pas le neveu de Marguerite ! je ne me nomme pas Harry ; votre père est mon oncle ; vous êtes ma cousine.

— Mais, Monsieur, pourquoi cette dissimulation, ces moyens ténébreux pour vous introduire ici ? Que ne venez-vous le front haut, comme un parent. . .

— Hélas ! vous ignorez, je le sais, la haine implacable que votre père a voué au mien et qu'il a fait retomber jusque sur ma mère ! Il a défendu de prononcer jamais ce nom devant

vous. Il a voulu être votre seule famille, parce qu'il avait à se plaindre de la mienne. S'il savait qui je suis, il me chasserait impitoyablement, et j'ai dû recourir à la ruse, au mensonge, pour accomplir une mission sacrée. Mais j'ai appris à apprécier votre cœur, Mina ; le ciel vous a placée sur mon chemin comme l'ange de la réconciliation, écoutez-moi jusqu'au bout et venez à mon aide.

La sincérité de son accent avait pénétré sa compagne, elle se rassit ; il reprit de son côté sa place à côté d'elle, atteignit le papier qu'elle lui avait vu lire maintes fois à la dérochée, et après l'avoir déplié avec respect, il lut :

« Mon fils, vous ouvrirez ce papier dès que je serai morte, et si vous m'avez aimée, vous ferez ce qu'il vous ordonne, c'est mon testament ; ma volonté suprême, écrite en face de ma conscience, en face de Dieu.

« Mariée très jeune et sans expérience à un homme dont je ne dois pas dire de mal, puisqu'il fut mon époux et votre père, je cédai, par faiblesse, par crainte, à ses menaces, dans une occasion où la soif de l'or l'entraîna à frustrer mon frère d'une partie de sa fortune. Mon frère me maudit et me renia. Vingt ans se sont passés depuis ce jour, et il ne m'a pas encore pardonnée. Vous allez, par ma mort, vous trouver en possession de cette fortune. Harry, votre honneur vous dira ce que j'attends de vous. Si votre père vous blâme, s'il vous dépouille, pour vous punir, de la part qui vous appartiendra un jour de sa propre fortune, mon fils, vous êtes jeune et courageux, soumettez-vous. Travaillez pour vivre, s'il le faut, mais réparez les torts de votre mère, afin que Dieu lui pardonne et vous bénisse. »

Il s'arrêta et tira de sa poche un portefeuille.

— Et vous êtes venu ? . . . demanda sa cousine.

— Je suis venu, Mademoiselle, vous confier ce secret, vous prier de demander à Dieu d'oublier les fautes de ma mère, et de remettre à votre père ce bien qui lui appartient.

— Mais vous ! mais votre père ! . . .

— Moi ! je travaillerai, ma mère l'a commandé ! Quant à mon père, un jour, je l'espère, il me remerciera de ce que je fais.

— Ainsi, vous restez sans ressources... Non ! non ! c'est impossible ! Vous avez douté de mon père ! vous avez eu tort, Monsieur.

— Vous m'avez promis le secret ! Votre es-

time, votre amitié me récompenseront assez, si je fais bien ! Pour lui, il ne doit rien savoir avant mon départ !

— Il sait tout ! dit une voix grave, et M. Warton, depuis un instant caché derrière le feuillage, et que dans leur préoccupation ils n'avaient pas entendu venir, se montra tout-à-coup. — Harry ! ou plutôt John Hasselt, votre main !

Celui-ci la tendit avec empressement, et le vieillard l'attira dans ses bras.

— J'ai été sévère, dit-il, mais je ne suis pas impitoyable. Vous avez noblement réparé une faute qui n'était pas la vôtre ! Je pardonne à ma sœur, Dieu jugera votre père ! J'accepte votre restitution. — Ma fille, dit-il à Mina, ce portefeuille est à toi ; c'est une part de ta dot ; je la compléterai le jour de ton mariage, mais dès ce moment tu peux en disposer.

— Moi ? balbutia-t-elle... mais, cher père...

— Ne connais-tu pas quelque noble cœur auquel tu puisses confier le soin de te continuer le bonheur que j'ai essayé de te donner ici-bas ? . . .

Elle prit en tremblant le portefeuille, et sans lever les yeux, elle le tendit à son cousin. Celui-ci oublia de le prendre, mais il pressa sur ses lèvres la main charmante de Mina.

— Bien, mes enfants, dit M. Warton ; vous voilà fiancés. Mais vous êtes jeunes encore, l'un et l'autre. John va se servir de cet argent pour l'augmenter par le travail, et dans trois ans, vous serez unis.

## III.

Cette histoire aurait dû finir au chapitre précédent. Mais, nous l'avons dit en commençant, elle n'a pas été inventée à plaisir et nous devons la raconter jusqu'au bout.

John Hasselt avait fondé à Stockholm une maison de commerce, que son intelligence, son travail, ses relations avec son oncle avaient promptement élevée à un haut degré de considération et de prospérité. L'époque fixée pour son mariage approchait, lorsque les événements politiques, la guerre suscitée par la Russie, interrompirent les relations entre les îles d'Aland et les autres pays d'Europe.

Un ukase stupide, barbare, fut rendu, qui interdisait toutes relations entre les habitants d'Aland et les États voisins, non dévoués à la Russie. Harry, ne recevant plus de nouvelles de

sa fiancée, confia à un pêcheur, qui allait vers ces parages, une lettre dans laquelle il exprimait sa tendresse, son impatience, son anxiété ; hélas ; cet écrit, le croirait-on ! devint la source d'une suite d'irréparables malheurs ! Au moment où le messager se disposait à le remettre, il fut saisi par les autorités russes. Le général Bodisco, commandant de Bomarsund, exécutant à la lettre les instructions sauvages de son maître Nicolas 1er, envoya une escouade de cosaques s'emparer du père et de la fille.

Leurs protestations, leurs instances furent impuissantes ; M. Warton partit quelques jours après pour la Sibérie, et Mina, une jeune fille, qui de sa vie n'avait dit un mot de politique, fut jetée dans un cachot de la citadelle, en butte aux plus infâmes traitements.

Ce n'est pas tout, après s'être exercée sur les créatures humaines, la colère sauvage du général s'acharna sur les objets inanimés ; la villa fut saccagée, incendiée de fond en comble (1).

Nous abrégeons, pour l'honneur de l'humanité, l'horreur de ces détails. Quelques jours encore et c'en était fait de la vie de la pauvre Mina, lorsque le canon des troupes alliées de la France et de l'Angleterre vint battre en brèche les murs formidables de sa prison. La garnison

(1) Tous ces détails sont empruntés à peu près textuellement au *Moniteur universel* du 29 août 1854 (Relation de la prise du fort de Bomarsund).

russe commença à comprendre que l'heure de la justice était arrivée. Pour donner du cœur à leurs hommes épuisés, les officiers prodiguèrent les provisions d'eau-de-vie de la place ; mais ils ne réussirent qu'à enivrer ces misérables, énervés par une longue abstinence. Les géôliers ne résistèrent pas plus que les soldats, et dans ce désordre, leur captive parvint à s'enfuir.

La résistance était impossible, le général Bodisco fit arborer le drapeau de trêve ; il se rendit à discrétion.

L'armée française prit possession de l'île. Une commission d'officiers fut chargée d'inspecter la localité. En arrivant dans la forêt, où fumaient encore les restes du château de M. Warton, ils aperçurent, affaissée à terre, une jeune fille, qui ne donnait plus signe de vie, que par quelques soupirs étouffés.

C'était Mina. Elle n'avait fui sa prison que pour tomber au milieu des ruines de la maison paternelle. Elle revint à elle cependant, grâce aux soins qui lui furent prodigués.

Le lendemain, le général français ordonna qu'elle fût conduite sur un des bateaux à vapeur, tenus à sa disposition, jusqu'à Stockholm.

Ce voyage s'accomplit heureusement. Deux jours après elle avait retrouvé son fiancé ; mais qui pourrait dire si elle reverra jamais son père !...

OCTAVE FÉRÉ.

## LE PETIT MOUSSE.

L'enfant est déjà loin des côtes de Bretagne ;  
L'ennui flétrit son cœur oppressé de sanglots ;  
Son regard cherche la campagne  
Et n'aperçoit plus que les flots.  
HIPPOLYTE VIOLEAU (de Brest).

Caché dans son hamac, Yvan, le petit mousse, pensait à sa chaumière, aux jeux de son enfance, aux caresses de sa mère. Pauvre Yvan ! Il avait quitté pour bien longtemps sa Bretagne chérie ; il était bien loin de son clocher où tintait chaque soir la cloche de l'Angelus.

« Hélas ! pensait-il, où donc sont mes bruyères ? où sont les blanches Willis qui dansaient vers minuit des rondes si légères ? Pourtant, quand il fallut partir j'avais bonne espérance : car une d'elles m'avait dit, la veille, au clair de lune : Enfant ! pars et sois sans crainte ; je serai toujours à tes côtés pour protéger tes jours, comme je les ai protégés depuis celui de ta naissance.

« Hélas ! Elle n'est point venue consoler mes regrets ; elle n'a point séché mes larmes, ni compati à ma misère. »

Ainsi, pensait Yvan, qui doutait de sa blanche fée, et l'accusait en sa douleur amère.

Pourtant, elle était là, le regardant tristement et d'un air de pitié ; puis, quand il s'endormit, elle le berça doucement dans son hamac, pour qu'il eût de doux rêves.

« Hélas ! murmurait-elle, pourquoi l'heure n'est-elle point encore venue ? »

Une nuit, l'ouragan déchaîna ses violences contre le frêle bâtiment qui ne put résister à ce souffle terrible. Déjà les vagues ne battaient plus que de tristes débris ; et le pauvre Yvan, suspendu sur l'abîme, allait y tomber pour mourir, quand une blanche ombre de femme apparut à ses yeux. Elle marchait sur la vague et lui tendait la main :

« Viens, lui dit-elle, retournons en Bretagne, et que demain ta mère t'embrasse à son réveil ! Tu le vois, j'étais toujours près de toi, et je te protégeais malgré tes injustes plaintes. Viens donc et ne doute plus de moi. »

Elle dit et le prend par la main. Alors Yvan se sent fermer les yeux par un doux sommeil ; il se presse contre elle, et puis ne sent plus rien. Quand il rouvrit les yeux, il était à genoux près du lit de sa mère, attendant son réveil.

Amis, ceci est l'histoire de l'homme. Le mousse, c'est l'âme ballotée par les orages du monde, et la blanche fée, c'est l'ange gardien qui la protège dans le péril, et que l'ingratitude afflige si souvent sans le rebuter. Il la ramène à Dieu, quand l'épreuve est passée, comme la fée ramène l'enfant à sa mère.

L. DUPERCHE.

*Semaine Littéraire* 4  
Semaine Littéraire du Courrier des Etats-Unis.

---

I N G É N U E ,

P A R

M. ALEXANDRE DUMAS.



NEW-YORK,  
CHARLES LASSALLE, ÉDITEUR,  
73, Franklin Street.

1855.